

pour lui plaire... il est vrai que c'est un beau monsieur et que moi, je ne suis qu'un pêcheur, un paysan, il a de beaux habits, qui sentent bon, et je n'ai que des hardes qui exhalent la marée... à elle ça lui plaît les colifichets, et c'est parce que ça lui plaisait que je me privais de fumer une pipe ou de m'acheter un foulard ou une cravate parce que je me disais :

« Economise le tabac et le reste, André fais mettre une pièce à ta vareuse au lieu de la remplacer par une neuve et elle durera encore cette année... avec l'argent, tu feras cadeau de quelques chiffons à ta petite amie... tu lui donneras une jupe, de fins brodequins pour aller danser avec toi aux fêtes des environs. »

Il s'attendrit.

— C'est que ma parure à moi, c'était elle... la voir gaie, c'était tout mon bonheur. Quand elle me disait :

« Oh ! merci, André, regarde comme je serai belle avec ça. »

Je me sentais le ciel dans le cœur, et elle aussi était heureuse, plus même que maintenant ; depuis que ce Parisien s'est abattu sur notre village, comme le malheur, Marielle est devenue grave et soucieuse, et dimanche, lorsque je lui ai donné mon dernier présent, un ruban bleu, pour mettre à ses cheveux, elle l'a à peine regardé, c'est que, ce que peut lui offrir André le pêcheur n'est plus assez beau désormais pour Marielle, il lui faut de plus beaux rubans, de ceux dont se parent les dames de la ville et qu'on paie si cher.

Il cache sa tête dans ses mains, des larmes muettes coulent à travers ses doigts.

V

Georges de Valréaz était sorti très irrité de la maison de la Falaisette.

La menace d'André avait détruit la gênéeuse impression qu'il avait un instant ressentie.

Les sentiments vrais et profonds le trouvaient toujours favorable et sympathique.

L'amour du pêcheur l'avait vraiment touché.

Maintenant, grâce à la maladresse d'André, il était résolu à ne tenir aucun compte ni de sa peine, ni de ses menaces.

Les jours qui suivirent sa conversation avec André Morrière, Valréaz avait rencontré Marielle plusieurs fois, et après bien des prières avait obtenu d'elle de venir causer dans un endroit peu éloigné de Veulettes, qu'il affectionnait par une de ces fantaisies poétiques particulières aux âmes romanesques.

Il rentra au château très satisfait de la promesse obtenue.

Il éprouvait une sensation délicieuse à la pensée que le lendemain il serait avec la mignonne Marielle, que nul ne viendrait déranger leur doux tête à tête.

— C'est aujourd'hui que Marielle me rejoindra à Port-Lucette, se dit Valréaz en s'éveillant, pour tromper mon impatience, je vais aller jusqu'à Sassetot, une promenade à cheval me fera du bien, puis je m'acquitterai en même temps de ce que Jules m'a demandé de faire dans sa dernière lettre, et qui est de visiter plusieurs de ses fermiers dont le bail finit à la Saint-Michel, de m'enquérir s'ils le renouvelleront ; Jules m'a donné carte blanche pour promettre les réparations que je jugerai nécessaires, je dois me rendre compte si les récoltes s'annoncent bien, enregistrer les plaintes et doléances des fermiers, toucher chez l'un d'eux un arriéré de six cents francs.

Après s'être habillé et avoir pris un léger déjeuner, Georges donna l'ordre de seller un cheval, puis il prit la route de Malleville-les-Grés, où Jules Beaussard possédait une ferme.

Il était près de midi quand il arrivait en vue de Sassetot-le-Mauconduit, là, il consulta son carnet, s'informa où se trouvait la ferme de M. Beaussard, exploitée par Siméon Anquetil.

— C'est à Saint-Martin-aux-Buneaux, lui répondit-on.

Il fait prendre à Raph le chemin qu'on lui indiquait, mais l'arrête bientôt et regarde autour de lui.

Là-bas, l'église, sur le côté un rideau de peupliers, puis ces maisonnettes, ce moulin perdus dans la verdure, sont d'un ef-